

Chapitre 27

Les sciences sont le domaine de prédilection de l'être masculin. En tant que domaine investi et monopolisé par ce masculin, il est excellemment adapté à l'exercice du pouvoir.

Hôtel *Volcano House*, île d'Hawaii - 20 août

Tobie Rodwell raccrocha le téléphone et se tourna, pensif, vers le Cristal posé à son chevet. La conversation qu'il venait d'avoir avec Chapuy, le Sage Péruvien, l'avait quelque peu rasséréiné. Elles étaient encore nombreuses, les heures où il doutait d'avoir pris le bon chemin, surtout lorsque la nuit s'avancait et qu'il n'arrivait pas à trouver le sommeil. Cela lui faisait du bien d'écouter son mentor enfoncer le clou pour la centième fois. N'avait-il pas, lui, Tobie, vécu trente-cinq ans, la moitié d'une vie d'homme, accroché aux basques de la raison raisonnante ?

Parfois, à l'idée qu'il avait tel un insensé brûlé ses vaisseaux, sacrifié sa carrière et probablement aussi sabordé sa vie conjugale, il lui venait des vertiges ; des sueurs froides l'inondaient. Cela en valait-il la peine ? Comme il était douillet, le cocon aveugle et si masculin de la logique scientifique ! Combien il s'avérait inconfortable, désorientant, voire angoissant de chercher à s'en extirper ! Mais il le fallait. La science actuelle, comme l'avait écrit Magnan, un chercheur français, était le fait de cerveaux mutilés : borgnes, unijambistes et manchots. D'hommes tournant le dos au principe féminin de leur être, ce qui ne pouvait qu'engendrer pour tous un terrible déséquilibre. *Les défauts dont souffre la science semblent venir de sa masculinisation.* Les priorités des femmes seraient bien différentes, en effet, disait Magnan, si c'étaient elles qui dominaient la science, la technologie et les choix politiques qui en découlent. Ainsi, elles n'auraient certes pas perdu leur temps et leur argent à se lancer à la conquête de l'espace, ou à l'écoute des extra-terrestres, avant d'avoir fait le ménage sur terre, nous faisant de nouveau cadeau, comme aux ères qui avaient précédé celle du Bélier, de villes solides, salubres, fonctionnelles et sans luxe inutile, des villes où les peuples, rompus au respect du bien-être collectif et libres de tout despotisme religieux, pouvaient vivre prospères, actifs et sans guerres.

- Les hommes, s'était exclamé Chapuy, catégorique comme toujours, ont le culte du gadget, de l'objet inutile et tape-à-l'œil, voire mortel. Ils s'échinent à concevoir des engins électroniques de pointe, dont un dixième à peine de l'humanité se servira, ou bien pis encore, des armes et des fusées, alors que sur terre des continents entiers peinent pour survivre. Jamais les femmes ne commettraient pareille erreur. Elles commenceraient par balayer devant leur seuil. Il faut être un homme pour s'imaginer que le téléphone portable ou Internet favorisent la communication entre les hommes ! Communiquer avec son frère en humanité, ce n'est pas se retrancher dans des réseaux auxquels n'accèdent que les nantis. C'est partir tendre la main à son frère le plus pauvre, soulager sa détresse. Réflexe typiquement féminin, d'ailleurs : aider, soigner, veiller au bien-être de tous. Les hommes, eux, ne pensent qu'à la compétition, à l'exploit et à la gloriole qui s'ensuivra. Lointain réflexe cellulaire, probablement : arriver les premiers à pénétrer l'ovule !

En vérité, Tobie Rodwell avait gardé tout au fond de lui une profonde vénération pour la science, la logique, la raison, jusqu'à ce qu'il ait lu, entre autres, sur les conseils de Chapuy, ce qu'avaient écrit Magnan et l'impertinente petite Irigaray que ce dernier mentionnait dans son œuvre. La logique est impuissante à rendre compte de toutes les caractéristiques de la nature. En particulier (c'était une distinction qui n'était jamais venue à l'esprit de Tobie), si la science se sort à peu près bien de ses études sur les corps solides, elle patauge lamentablement, c'est le cas de le dire, dès qu'elle quitte cette terre ferme (et virile) pour s'engager du côté des fluides, sables mouvants où elle perd très vite son latin. *La nature liquide et gazeuse* (assimilable au féminin) *est rétive à la schématisation abstraite.*

Sans être très versé dans l'étude des solides ou des fluides, Tobie était sensible à ce symbolisme *homme-femme*. *Hurin, hanan*, avait dit Chapuy, reprenant une vieille dichotomie péruvienne. Tout, dans l'univers, passe par la conciliation des contraires. La recherche de l'équilibre. Et il avait fait remarquer au jeune professeur à quel point ces sonorités *hurin, hanan*, étaient proches de celles des mots orientaux *yin* et *yang*.

Rodwell tenait beaucoup à cette idée d'un équilibre à maintenir entre principe féminin et principe masculin, non seulement au niveau de l'individu, mais aussi - surtout - au niveau des nations, du bonheur de l'humanité toute entière. Comme il l'avait dit à Stella, il était incurablement idéaliste. Donc, il ne pouvait plus hésiter, tergiverser plus longtemps. Le monde logique et rationnel des hommes, leur science abstraite et égoïste (l'un favorisant l'autre), leur agressivité à œillères, encouragée par une philosophie essentiellement masculine, tout ceci ne représentait qu'une hypertrophie pathologique du lobe cérébral gauche ; or une pathologie, ça se soigne. Il fallait tout faire pour que le féminin concret, fluide et compatissant reprenne, aux côtés du tyran aveuglé par sa propre gloire gadgétophile, la place que quatre mille ans de masculinité monothéiste lui avaient injustement ravie. Et il ne s'agissait pas là, songeait le jeune professeur, de s'en tirer par une lourde pirouette médiatique, en sortant simplement de son chapeau une prétendue épouse de Jésus-Christ. Non. Cela filait bien au-delà. Il fallait refaire le monde. Ramener l'arrogant phallus à ses justes proportions et refaire le monde à l'ovaire.

Reportant ses yeux sur le Cristal, Tobie se sentit envahi par un élan de foi à soulever les montagnes. Il avait été choisi, choisi par le Principe Féminin en souffrance, pour rétablir l'équilibre du monde. N'était-il pas né un 28 septembre, sous le signe de la Balance ? Le temps n'était plus au doute.

Il se mit à écrire fébrilement, de longues pages. Le passé, le présent et l'avenir du monde lui étaient désormais accessibles, lisibles de bout en bout. Voilà ce qu'il leur dirait, lors de cette conférence à Montréal dont il venait d'accepter le défi. Il avait eu parfaitement raison de tirer à boulets rouges sur la « Préhistoire », ce décor de théâtre en trompe-l'œil tendu devant la véritable histoire de l'humanité par le Principe Masculin, soucieux comme toujours de se refaire une virginité scientifique avant d'imposer de nouveau son hégémonie sur le monde. Et quelle hégémonie ! Quel monde ! De quoi avoir des frissons dans l'échine. C'était ce que disait le philosophe français Michel Serres, dont Tobie avait récemment relu toute l'œuvre : « ...un monde où seul le savoir canonisé règnera, espace qui risque de ressembler à peu près à la terre couverte de rats. Unifiée, folle, tragique, la science gagne, va bientôt régner, comme règne et gagne l'hiver. »

Peu à peu, couverts de ses pattes de mouches, les feuillets noircis s'empilaient autour de lui. Quand il eut fini, il tapa ses notes avec soin, referma son ordinateur portable et s'étira. La nuit était déjà bien avancée, mais il n'en avait pas fini avec sa « mission ». Et d'abord, retombant sur terre après ses hautes envolées intellectuelles, il lui fallait fort trivialement penser aux moyens de mettre le Cristal à l'abri. Pour le plaisir, il éteignit les deux lampes. Regarder en face la grandeur première qui était celle de l'homme quand il était en « équilibre » et le monde aussi... Que la lumière soit...

L'objet rayonnait doucement dans l'obscurité, mais Tobie sentait le Mal rôder autour de lui, dans le but de s'en emparer (Mal qui avait peut-être l'allure du grand type glacial au crâne rasé qui s'était fait attribuer, la veille au soir, avec beaucoup d'autorité, une table voisine de la sienne). Aussi le jeune professeur décida-t-il de le maquiller, cet objet trop brillant, en vulgaire fossile. L'aube était à peine là qu'il se rendait aux cuisines pour y demander un œuf frais, après être allé se balader le long de la caldera pour ramasser discrètement d'assez grosses pierres ponces et de la poussière de lave qu'il avait enfouies dans un sac de plastique.

Il savait que c'était interdit, que si les Rangers du Parc National le pinçaient il aurait une forte amende, mais il devait quitter sa chambre plusieurs heures le jour même pour rencontrer

Kameha, lequel avait dû mettre comme prévu la statue dans un vieux hangar à bateaux, près de chez son oncle. Laisser le Cristal à la vue des femmes de ménage ou d'un visiteur indiscret était impensable. Le trimbalier avec lui trop dangereux. La seule solution était de le grimer en autre chose. Il préférait passer pour un pilleur de sites - et encore : il suffisait de ranger le Cristal méconnaissable dans sa valise fermée à clé.

Remonté furtivement dans sa chambre sans avoir aperçu personne, Tobie s'était mis au travail. Tartinant le cristal de blanc d'œuf (battu avec le manche de sa brosse à dents), il l'avait doucement incliné contre l'embrasure de sa fenêtre, orientée plein sud, avant de le plonger dans le sac rempli de poussière. Ensuite, après quelques retouches, il avait laissé le tout chauffer deux bonnes heures au soleil. Le « fini » granuleux était assez peu convaincant, jugeait-il dépité, mais au moins cela dérobaient complètement à la vue l'aspect transparent de l'objet. Pour terminer, il plaça le Cristal défiguré sur le dessus de sa valise, au milieu d'autres cailloux à peu près semblables en forme et en taille ; après un dernier regard au miraculeux talisman, il rabattit le couvercle de sa valise et en referma les serrures.

Sortant ensuite son modem WIFI, Tobie ouvrit son ordinateur portable, le brancha et se mit à naviguer sur le Web, entrant dans sa messagerie privée. Très concentré, il rédigea quelques lignes soigneusement calculées, pesées mot à mot, qu'il envoya à l'adresse i-mel de Stella. A ce texte énigmatique il ajouta en pièce jointe le fichier contenant ses notes pour la conférence de Montréal. Il ignorait à quelle étrange intuition il obéissait ce faisant, d'autant qu'il était conscient du fait que Stella ne lirait probablement pas tout de suite ce message déroutant et que, sans doute, quand elle se serait décidée à consulter sa boîte de réception, elle n'y comprendrait pas grand-chose. Mais cela n'avait pas d'importance. Il voulait surtout mettre en lieu sûr ses propres déductions.

En attendant, il n'était pas question de rappeler sa femme au téléphone pour lui demander de venir le rejoindre. Il était encore trop tôt. Il fallait d'abord qu'il voie Kameha, qu'il décide du sort de cette encombrante statue. Il fallait surtout qu'il tire au clair cette impression sinistre d'un danger imminent, par exemple en abordant carrément le grand chauve pour savoir ce qu'il avait dans le ventre. Non, tout n'était pas réglé, loin de là.

L'esprit à peu près tranquille, il s'en fut à son rendez-vous avec Kameha, sans savoir que celui-ci ne s'y trouverait pas.

Chapitre 28

Daniel Brelin était furieux que ses deux proies lui aient échappé en montant de façon imprévisible à bord de ce bateau, qu'il s'était avéré impossible de suivre. Après avoir attendu plusieurs heures sur le quai de Kona, il s'était lassé et avait regagné l'hôtel, bien décidé à se venger sur quelqu'un de cette humiliante déconvenue.

Il avait appelé Sieffer pour lui demander de faire épilucher la liste des étudiants inscrits au cours de Tobie Rodwell à l'Université. Cette brillante idée lui était venue lorsqu'il s'était souvenu avoir vu le logo de ladite université sur le t-shirt porté par le jeune moricaud à l'aéroport. Il connaissait le prénom du garçon, ayant entendu Rodwell l'utiliser. L'un dans l'autre, il avait fini par mettre la main sur l'adresse du jeune homme, mais comme c'était une adresse à Oahu, cela ne lui avait pas été d'une très grande utilité. Du coup, il avait changé son fusil d'épaule et réclamé des informations sur le grand Bayliner.

Le bateau appartenait à un homme qui portait le même nom de famille que le jeune étudiant. Le propriétaire avait une adresse au sud de l'île de Hawaii, ce qui était déjà un indice beaucoup plus prometteur. En fin de journée, plutôt que de retourner à Kona, sur la côte ouest, Brelin se dirigea vers le sud, là où vivait l'homme en question. Une jolie maison, très isolée, non loin de la mer, pas grande, mais bien arrangée. Aucune lumière aux fenêtres. Le tueur se mit à l'affût.

Un peu après six heures du matin, surgi à pied et de nulle part, ce qui faillit prendre Brelin par surprise, le jeune moricaud se montra à cinq mètres de la maison. Le tueur ne prit pas le temps de la réflexion (d'où sortait-il ?) ; il sauta sur l'étudiant, l'assomma et, après un bref examen des environs, entraîna le corps inerte dans une cocoteraie voisine. Des arbustes poussaient entre les troncs serrés des cocotiers, rendant le lieu assez sûr pour ce qu'il voulait en faire. Malgré tout, après avoir ficelé le garçon à deux troncs voisins, il alla jeter un coup d'œil, de nouveau, à la maison et aux fourrés alentours. Tout semblait désert. Après un petit détour par le coffre de sa voiture de location, Brelin revint vers sa victime.

Le jeune homme avait repris conscience et ouvrait des yeux ahuris en se voyant attaché aussi étrangement entre deux cocotiers : main droite et cheville droite à l'un, main gauche et cheville gauche à l'autre, ce qui lui écartait en grand bras et jambes.

- Que fabriques-tu avec le professeur Rodwell ? demanda Brelin. J'ai surpris une conversation entre vous deux où il te parlait d'une statue. De quoi s'agit-il ?

- Je ne vois pas de quoi vous parlez, déclara crânement Kameha. Je vous prie de me détacher et de me laisser rentrer chez moi. Où vous croyez-vous ? Au Far-West ?

- Je t'ai posé une question. C'est quoi, cette histoire de statue ?

- J'ignore de quoi vous voulez causer, fit l'étudiant, dédaigneux. Relâchez-moi. Mon oncle va revenir...

- Voyons, mon garçon, un peu de sérieux, déclara Brelin avec une feinte douceur. Toi et moi sommes seuls ici, je suis armé, entraîné, fais-moi confiance, je pèse quinze kilos de plus que toi et tu es ligoté à ces deux arbres comme un beau saucisson. Tu espères quoi ?

Kameha l'observait, se balançant légèrement d'une jambe sur l'autre pour alléger la tension que la position jambes écartées produisait sur ses muscles. Malgré les efforts de Brelin pour l'intimider, il n'y avait pas la moindre trace de peur dans son regard. L'homme l'avait pris par surprise alors qu'il revenait du vieux hangar à bateaux, à six cents mètres de là, où il avait caché la statue du professeur. C'était Hugo qui l'avait ramené, à l'aube, après une tournée des bars de Kona aussi imprévue qu'épuisante. Que faisait là ce drôle de type ? Malheureusement, Hugo était aussitôt reparti. Il n'y avait aucune aide à espérer de ce côté-là.

Mais bien qu'impuissant le jeune homme ne s'affolait pas vraiment. Cet homme ne le tuerait pas. Il voulait juste s'amuser un peu avec lui, l'intimider. On ne tue pas comme ça, n'est-ce pas ? Pour rien, ou pas grand-chose : une vieille statue en bois bonne pour la casse. De plus, Kameha avait la vague intuition que l'homme était homosexuel. Tout ceci n'était sans doute qu'un prélude à un viol en bonne et due forme. Ce serait désagréable, mais il n'en mourrait pas.

- Tu ne me connais pas, remarqua Brelin qui l'étudiait attentivement. Tu crois que tu vas t'en tirer avec quelques sévices, c'est ça ? C'est ça que tu imagines ?

Les yeux du jeune Hawaïen clignèrent rapidement, plusieurs fois de suite. Oui, c'était ce qu'il croyait. S'agissait-il donc d'autre chose ?

L'homme se rapprocha, un sourire bizarre aux lèvres, et lui donna un coup violent en plein diaphragme. Tandis que sa victime, haletante, des papillons devant les yeux, tentait de reprendre son souffle, il détacha de son mollet un long couteau de chasse et, sans se presser, il fendit verticalement le short de surf du garçon, de l'ourlet du bas jusqu'à la taille, le long de chaque cuisse, en prenant soin à chaque fois de frôler l'entrejambes. Comme c'était le genre de vêtement avec slip nylon intérieur incorporé, les lambeaux s'ouvrirent d'eux-mêmes sur la nudité du jeune homme. D'un coup de lame négligent, Brelin les fit glisser jusqu'au sol.

Il examina longuement la chair nue, impassible. Toutefois, Kameha eut l'impression que, sous cette apparente indifférence, l'homme se faisait violence pour ne pas le toucher. *Qu'il me prenne, et qu'on en finisse !* songea l'étudiant, qui commençait à ne plus avoir la tête très claire, au sortir d'une journée de navigation et d'une nuit blanche.

- Eh bien, te voilà à ma merci, ricana Brelin. Aussi, je te le demande une dernière fois, avant de passer aux choses sérieuses. De quelle statue s'agit-il et où Rodwell et toi l'avez-vous planquée ?

Kameha n'était pas plus un héros que n'importe qui, mais en repensant à la joie enfantine de Rodwell, un professeur qu'il estimait énormément par ailleurs parce qu'il était dénué de tout préjugé raciste, il n'éprouva pas la moindre envie de révéler à cet homme ce qu'il voulait savoir.

- Quelle statue ? bégaya-t-il.

Mais, sans qu'il comprenne bien pourquoi, la peur peu à peu s'insinuait en lui.

- Tst, tst, gronda doucement Brelin en s'écartant de deux pas, les yeux toujours fixés sur les parties génitales du garçon. Tu as tort de t'obstiner. Cela m'attriste. As-tu vraiment envie de souffrir et de mourir ? A ton âge ? Ce serait d'une inconscience... Voyons. Veux-tu un aperçu du menu, pour te décider en pleine connaissance de cause ?

Kameha fixa sur l'homme des yeux dilatés, mais ne répondit pas. *Si je crie pour appeler à l'aide, je serai mort et lui enfui avant même que quelqu'un m'ait entendu,* se disait-il, commençant vaguement à réaliser qu'il avait sous-estimé l'adversaire.

- Tu vois cette jolie lame ? enchaîna Brelin. Je vais m'en servir pour découper en lanières la peau de ton ventre et de ta poitrine. De beaux, longs, soyeux rubans d'un rose frais, comme ces attrape-mouches, tu vois ? qu'on suspend au plafond. Je dis ça parce que ça attire pas mal les mouches, le sang frais.

Le jeune Hawaïen paraissait pétrifié de surprise. Un spasme régulier agitait sa cuisse gauche, à cause de la position inconfortable des jambes, qui devenait douloureuse.

- Et tu sais pourquoi je t'ai fait faire le grand écart, petit ? continua le tueur avec un regard gourmand. Parce que la nature, qui est une imbécile, ou une rosse, a suspendu bien visible entre les cuisses des hommes ce qu'ils ont de plus précieux, alors que pour les femmes, traitement de faveur, elle a tout soigneusement rangé au coffre. Quelle sacrée garce, hein ? Le fameux talon d'Achille, si tu veux mon avis, c'est rien à côté de cette faiblesse-là. Sans compter que ça ne nous obéit pas, cette petite chose... Ca bande et ça débande sans nous demander notre avis... Une pourriture, qui fait de nous les êtres les plus vulnérables de la création. Si tu veux savoir ce que j'en pense... L'homme aurait mieux fait de jamais faire le mariolle, de jamais se redresser. Les quadrupèdes ça se protège quand même mieux à ce niveau. Se lancer bipède quand on a les bijoux de famille aussi exposés, faut vraiment être le dernier des cons. Je me demande si c'est pas comme ça que l'agressivité est venue aux mâles... La rage d'avoir fait une sacrée foutue bourde irréparable en exhibant leur point faible... Pour eux, c'est la survie qui veut ça, il faut taper avant d'être tapé, et en plus le beau panneau indicateur : « Hey, les gars, c'est là que ça me fait le plus mal, là où ça pendouille, voyez ? Tapez là ! Je supporterai pas ! Tapez là, et je vous dirai tout ! Coupez-les-moi, et je n'aurai plus de raison de vivre, n'est pas Origène qui veut... » Connerie finie... Tout ça pour en revenir à l'essentiel, tes propres valseuses...

De la sacoche de cuir qu'il avait posée au sol, il sortit avec des précautions affectées deux tablettes de jade à peu de chose près de la taille de ses mains. Une sorte de sangle de cuir mince y était fixée, pour en permettre la manipulation. A quelles fins ? Kameha ne le comprenait pas. Il avait sommeil, sommeil à en devenir fou, et des crampes menaçaient sa cuisse droite.

- Tes jolies valseuses, répéta Brelin qui te pendent là, bien naïves et bien brunettes... Bien exposées au bas du ventre... C'est marrant comme vous autres les Maoris vous avez presque pas de poil... C'est mieux pour le tatouage, faut dire... Mais toi, t'es pas tatoué, dommage... Ah ! Les Maoris, et autres moricauds ! Race de châtrés ! Pas physiquement, mais moralement. Physiquement, c'est d'ailleurs tout ce que vous savez faire, baiser comme des malades le soir au bord des lagons... Mais alors dans le ciboulot, que dalle, objection votre Honneur ! vous avez oublié de leur foutre un cerveau, aux moricauds... Eh bien tes jolies valseuses, donc, je m'en vais te les claquer entre mes deux Batteuses, et là, mon grand, je te promets du plaisir...

« Il bluffe, pensa Kameha, qui avait du mal à garder les yeux ouverts. On n'est plus au Moyen-Age, comme dirait Monsieur Rodwell. Il ne peut pas me faire tout ce qu'il me dit... »

Malgré lui, il laissa échapper : « Quelle statue ? »

Avec un rugissement, Brelin se précipita sur lui.

Chapitre 29

- Affaire réglée, patron, déclarait quelques heures plus tard le même Brelin au téléphone. J'ai mis la main sur la statue. Votre intuition était bonne : c'était bien une Vierge à l'enfant. Mais alors, en piteux état...

- A quoi ressemble-t-elle ?

- Elle est... elle était, devrais-je dire, plutôt trapue, tassée, pas gracieuse...

- Avec un gros cou, c'est ça, et pas d'épaules ?

- Voilà. Vous la connaissez, patron ?

- C'est à peine croyable, murmura Sieffer, qui parut momentanément ébranlé. Qu'en as-tu fait ? ajouta-t-il au bout d'un instant. Où est-elle ?

- Vous m'aviez dit de la détruire, si c'était une Vierge, patron, objecta Brelin.

- Je n'ai pas imaginé une minute que ce serait celle-là !

- Comment ça, celle-là ? Celle-là quoi ? De toutes façons, c'est trop tard. Je l'ai brûlée. Le corps a mis longtemps à se consumer, mais la tête, paf ! Elle a éclaté, dis donc, comme un pétard.

- C'est qu'elle était creuse, abruti ! gronda Sieffer. As-tu regardé, au moins, s'il y avait quelque chose dedans ?

- Non, reconnut laconiquement l'homme de main. Mais de toutes façons, s'il y avait quelque chose, c'est parti en fumée, non ? Et c'est bien ce que vous vouliez, que la Vierge disparaisse en fumée, qu'on ne lui construise pas de chapelle, en plus ? J'ai bien fait de suivre le garçon et pas Rodwell. Je me doutais que c'était lui qui avait la statue, que Rodwell ne pouvait pas décemment garder avec lui à l'hôtel. Le gamin a été plus...

- Tu l'as tué, j'espère ? coupa son patron.

- Le moricaud ? Bien sûr ! Et puis comme ils ont un culte ancien, ici, à propos d'une déesse un peu sanguinaire, j'ai eu l'idée de...

- Va fouiller chez Rodwell, et fissa, ordonna sèchement Sieffer. Le plus tôt possible, tu m'entends ?

- Mais je cherche quoi, au juste, chez lui ?

- Un... une sorte de bibelot en cristal, lâcha son patron, réticent.

- Un bibelot en cristal ? répéta Brelin, éberlué.

- Voilà, c'est ça. Ca m'étonnerait que ce soit allé jusque-là, mais sait-on jamais ? Si c'était vraiment la bonne, elle n'est pas venue là par hasard. Peste soit de ces émergentes !

- Je ne vous suis plus, patron...

- Aucune importance. Quand tu auras fouillé chez lui, guette la première occasion et tue-le. Mais attention, hein ? Il faut que cette fois cela ressemble à un accident. C'est un Blanc, il risque d'y avoir une véritable enquête, et je ne tiens pas... Il est seul, à l'hôtel ?

- Seul ? Oui. On ne peut plus.

- Parfait. Ne perds pas de temps. Je compte sur toi. Rappelle-moi quand ce sera fait.

Chapitre 30

Hôtel *Volcano House*, île d'Hawaii - 22 août

- L'hôtel est merveilleusement situé, avait précisé Tobie. Il est perché sur la crête d'une vaste caldera, et juste à côté tu as un *Visitors Center* où tu trouveras une foule d'idées d'excursions, toi qui aimes tant crapahuter. Tu seras entourée de volcans en pleine activité, ce qui en soi est déjà une des plus belles choses au monde. Mais pas très loin, tu as aussi des circuits de balades dans la *rain forest*, la forêt pluviale, si tu veux changer et passer au vert... Il y a même un golf, je crois. Alors ? Qu'en dis-tu ?

Ca, c'était quand il l'avait appelée, le premier soir, le soir de son arrivée.

- Je suis crevée, avait déclaré Stella, boudeuse. Laisse-moi deux ou trois jours pour me reposer chez nous, et ensuite je te rejoindrai là-bas.

- Comme tu voudras, chérie, avait dit Tobie.

Il n'avait pas eu l'air déçu le moins du monde qu'elle retardât son arrivée. Au contraire : on aurait dit qu'il n'attendait que ça, que sa femme lui lâche les talons pendant soixante-douze heures. Il n'avait pas dit grand-chose de ses projets immédiats... Et ensuite, il n'avait carrément plus appelé du tout. Trop occupé, sans doute. Et peu pressé de la voir rappliquer, assurément, car alors il serait quand même un peu obligé de se soucier d'elle.

Le troisième soir, rendue perplexe, tout de même, par ce silence prolongé, Stella composa le numéro de l'hôtel. On lui apprit que la chambre de Monsieur Rodwell ne répondait pas, qu'il devait être sorti. Le lendemain, elle essaya de nouveau, à plusieurs reprises. Même chanson. *Aloha... Oui, Madame, non, Madame, pas dans sa chambre*. Décidant brusquement que Tobie lui manquait, et tentée malgré tout, à retardement, par les alléchantes randonnées évoquées par son mari, Stella voulut prendre un billet d'avion pour le jour suivant. Impossible ! *Pleine saison, avions complets, rien avant le 22, Madame !*

Et voilà qu'à présent elle se retrouvait, enfin, dans le hall de l'hôtel, le fameux Volcano House, face à un employé de la réception plutôt évasif.

- Tout ce que je peux faire, Madame, c'est vous confier une clé de la chambre de Monsieur Rodwell, votre mari. Vous savez, c'est la pleine saison, il y a tant d'allées et venues ! Surtout avec le *Visitors Center*. Et puis vous avez à côté le bâtiment datant de 1877, l'ancien établissement, réaménagé en galerie artisanale... Des gens qui ne sont pas clients de l'hôtel entrent et sortent constamment ! Je vous assure que nous ne pouvons franchement pas savoir ce que font nos propres clients à toute heure du jour ! Il y a tant d'activités proposées, ici, conclut-il en se rengorgeant. Cela n'arrête pas, et ça commence à l'aube, parce que c'est là que la vue est la plus belle sur la caldera. A l'aube, et au crépuscule. Vous êtes sur Big Island, Madame, l'île où tout est possible !

- Sauf de retrouver mon propre mari, commenta sarcastiquement Stella.

Un peu plus tard, montant l'escalier de bois ouvragé qui menait à l'étage, elle ne put s'empêcher de déplorer que l'exaspérante absence de son époux lui gâche le plaisir d'être là, sur Big Island ; de plus, l'hôtel était très agréable, lorsqu'on aimait le style « old country », ce qui était le cas de Stella.

La chambre lui plut tout de suite, avec sa vue superbe sur la caldera et le Kilauea, l'un des volcans de l'île. Le long de la fenêtre, largement vitrée, il y avait un coin salon, séparé du lit par un muret blanc en retour surmonté de six hauts barreaux de bois. Il régnait dans la pièce un ordre méticuleux, ce qui ne ressemblait guère à Tobie. Le couvre-lit rose et bleu était bien tiré, le sol absolument net de toute fibre insolite et la salle de bains contiguë au bas mot rutilante. Aucune des serviettes n'avait été utilisée, ce qui prouvait que la femme de ménage était passée après le départ de Tobie. Les affaires de ce dernier occupaient la moitié de l'espace disponible, ni plus, ni moins. Il savait que sa femme devait venir... Il l'attendait. Qu'il était donc chou ! Un peu rassérénée, elle se mit à défaire ses propres bagages.

Suivant les conseils de Tobie, elle fit dans l'après-midi une excursion époustouflante. *Flow zones*, *lava tubes*, austères paysages de lave gris argent plissés comme des peaux de rhinocéros, rien ne manqua à l'appel, donc à son plaisir. Le soir, elle rentra à l'hôtel fatiguée mais heureuse, prête à se jeter dans les bras de Tobie.

En traversant le hall, pourtant, elle se figea.

Là-bas, dans un coin, discutant avec un homme en qui elle reconnut l'un des réceptionnistes de l'hôtel, se tenait le grand et beau Polynésien de l'aéroport. Le pouls accéléré, elle n'eut qu'une pensée, se faufiler dans l'escalier pour qu'il ne la voie pas ainsi, sale, suante, décoiffée, avec son short fripé et ses jambes bien trop pâles pour la saison. Mais il sentit sa présence et tourna la tête vers elle.

Le rouge au front, elle ne put soutenir son regard. Elle se sauva.

Là-haut, dans la chambre, rien n'avait bougé, mais elle le remarqua à peine. Plongée dans un bain tiède et moussant, elle se morigénait, furieuse. « Dire qu'il est peut-être là depuis quatre jours et que comme une idiote j'ai passé ces quatre jours à Honolulu ! J'aurais pu m'en douter ! Tous les touristes viennent sur Big Island, pour voir les volcans ! »

Ce ne fut qu'une demi-heure plus tard, en s'habillant pour le dîner, et avec quel soin, qu'elle prit conscience du calme spectral de la chambre. Tobie n'était pas rentré. Mais que faisait-il ? Comme elle n'avait guère envie d'y penser, elle évacua le problème en se disant qu'il était sans doute dans la famille d'un de ses étudiants, celui de l'aéroport, probablement. Il finirait bien par se souvenir qu'il avait une femme, et que les statues virginales n'étaient pas tout, dans la vie ! En attendant, elle, Stella, allait descendre dans la salle à manger de l'hôtel où elle espérait bien, cette fois-ci sûre de son élégance et de son charme, croiser plusieurs fois le

regard du beau Polynésien.

Lorsqu'elle fut en bas, vêtue d'une robe fluide assez décolletée, en mousseline bleu-gris, qui ondulait sur ses hanches parfaites, elle ne s'étonna pas de voir un serveur s'emparer d'elle et la mener tout droit à une table où siégeait déjà le grand Polynésien. N'était-ce pas uniquement pour lui qu'elle avait fait toilette ?

Il se leva quand elle arriva à sa table.

- Je m'appelle Tefatu Manareva, dit-il. J'ai appris que vous vous faisiez du souci pour votre mari, qui ne donne plus signe de vie. Voulez-vous dîner avec moi ? Nous en parlerons.

- Je n'ai pas très faim, mentit Stella, violemment troublée. Mais je veux bien que vous me fassiez la conversation. Si vous y parvenez. Je suis très bavarde. Quand je commence, je ne m'arrête plus.

Il lui expédia un sourire aussi parfait que le reste de sa personne puis fit un geste de loin, au maître d'hôtel, pour qu'on les serve.

- Je vous attendais, fit-il ensuite d'un air grave (et la jeune femme fut pleinement consciente du double sens qu'il donnait à ces quelques mots). J'ai commandé notre dîner. Je suis sûr que je connais vos goûts.

Elle leva les yeux sur lui, sans répondre, et pendant un long moment ils se regardèrent, muets d'émotion sous leur apparence désinvolte et mondaine.

En fait, contrairement à ce qui avait été annoncé comme l'enjeu de ce repas commun, ils ne parlèrent quasiment pas. C'était si délicieux, si inattendu, si bouleversant de se retrouver ainsi à deux sans transition que chacun se contentait volontiers de la présence physique de l'autre, sans éprouver le besoin d'y mêler sa voix - laquelle, de toute façon, n'aurait pu du fait des convenances être aussi sincère que leur chair. Ce ne fut qu'au moment du café (Stella seule en prenait, d'ailleurs) que Tefatu Manareva déclara, à brûle-pourpoint :

- Si j'étais vous, je préviendrais la police. Les Rangers pourraient s'occuper de rechercher votre mari, demain... Le Parc National est grand, et plus tôt ils seront prévenus... Des randonneurs, aussi, peuvent avoir vu quelque chose, et si vous tardez trop tous les témoins éventuels auront disparu.

Oppressée par la proximité sensuelle de cet homme tombé du ciel, doucement grisée par la suave odeur de monoï qui s'exhalait de ses cheveux noués et tressés serrés sur la nuque, Stella ne comprit pas tous les sous-entendus contenus dans ces paroles sages. En fait, elle s'imaginait encore que Tobie était quelque part sur l'île, à partager un repas typique et des moments fraternels avec des gens de sa connaissance. L'accident que semblait redouter Tefatu (lequel pensait plutôt à quelque chose de beaucoup plus radical) lui paraissait hautement improbable. Mais bon : elle ne voulait rien refuser à cet homme, et puis Tobie avait besoin d'une bonne leçon pour l'avoir délaissée aussi longtemps sans explications. Qu'il lui revienne donc entre deux Rangers ! Cela ne manquerait pas de sel.

- Vous croyez qu'il lui est arrivé quelque chose ? demanda-t-elle poliment.

- Si vous voulez mon avis, répondit Tefatu un peu trop vite, il faut à un homme un empêchement majeur pour ne pas rejoindre une femme comme vous.

Elle devint cramoisie.

- Je vais... Je vais faire ce que vous dites, bégaya-t-elle en se levant. Dès demain matin.

De retour dans sa chambre, elle sortit de son sac le double des clés et ouvrit résolument la valise de son mari. Stupéfaite, elle vit que les vêtements étaient écrasés sous des pierres rugueuses, informes, selon toute apparence des pierres de lave, vraiment sans le moindre intérêt. Elle les souleva une à une, perplexe, cherchant à comprendre.

Bien que distraite et plongée dans ses pensées, elle remarqua que l'une des pierres était beaucoup plus lourde que les autres. Du bout des doigts, machinalement, elle se mit à la caresser, incapable de deviner la raison qui avait poussé Tobie à flanquer ces horreurs brutes dans sa valise. Il allait devoir remporter ça vite fait là où il l'avait pris : les Rangers ne plaisantaient pas avec les pilleurs de site.

Soudain, un reflet de la lampe de chevet alluma une étincelle sur le vieux caillou, puis une autre. Stella en ôta ses doigts, surprise, et constata alors qu'ils étaient devenus tout noirs. Saisie d'une brusque intuition, elle se leva, courut à la salle de bains et, posant délicatement le caillou dans le lavabo, ouvrit en grand les deux robinets. Un instant après, sous ses yeux éblouis, apparut un objet de cristal ; de forme hémisphérique, il portait sur sa partie horizontale une spirale parfaite, remarquablement gravée.

Elle ferma les yeux, s'adossant au chambranle de la porte. De multiples souvenirs l'envahissaient, d'abord confus, puis de plus en plus précis. Tous avaient le même fil directeur : la voix grave de Pétrus.

Ils sont trois, petite. Retiens bien ce chiffre. Trois, pas un de plus. L'un est le cercle, et inclut la spirale. L'autre est le carré, et inclut la croix. Le troisième est le rectangle, et le souffle de l'esprit l'a torsadé comme une bougie. Modelés dans le cristal le plus pur, faits pour absorber la pensée, ils sont la Mémoire des hommes. L'un sans l'autre, ils ne sont rien. L'un par l'autre, ils sont tout. Par eux arrivera la Grande Révélation - par eux le salut des hommes. Allez, petite. Répète après moi. C'est important.

Désespérément, elle chercha à se rappeler d'autres mots, d'autres paroles, mais en vain. L'angoisse qui montait en elle lui paralysait la mémoire. « Tobie, Tobie ! Dans quoi es-tu allé te fourrer, pauvre fou ? »

Non. Pas question de céder à la panique. Voyons, qu'aurait dit Pétrus, dans une situation comme celle-ci ? D'abord, qu'il fallait trouver une autre cachette pour le Cristal. *Ils sont trois, petite, mais ne dis jamais les Cristaux, en parlant d'eux. On doit dire les Cristals. C'est l'exception qui confirme la règle. Tel le singulier, tel le pluriel. Répète après moi, Stella...* Oui, le mettre en lieu sûr, et ce d'autant plus qu'elle lui avait ôté le masque ingénu conçu par Tobie. Le petit coffre-fort de sa chambre était-il un endroit assez sécurisé pour un objet pareil ?

Un objet pareil ! Elle crut entendre la voix sceptique de son mari, du moins le Tobie des débuts de leur relation, raisonneur, puriste, sceptique. « Qu'est-ce qui te prouve que c'est bien l'un des 'Cristals' magiques dont parlait ton ami ? S'ils ne sont que trois au monde, tu parles d'une coïncidence ! »

- Il y a un moyen... Il y a un moyen de le savoir... de savoir s'ils sont authentiques, marmonna Stella en arpentant la chambre, le Cristal serré contre son cœur. Mais lequel ? Lequel ? Je ne me souviens plus... Les Cristals... Les Cristals... De quel autre verre m'avait-il parlé aussi ce jour-là ? C'est comme ça que le reste était venu sur le tapis... Et merde. Dire que j'étais célèbre, étant enfant, pour mon impressionnante mémoire ! Tu parles !

Non, ne pas garder « ça » dans la chambre. Le coffre de l'hôtel, alors ? « Oui, ce doit être plus sûr. Mais comment faire discrètement ? Attendre qu'il soit tard, puis voir ça avec le veilleur de nuit, qui disparaît dans la journée, comme son nom l'indique, donc personne ne pourra l'interroger... Ca y est ! J'y suis ! C'était à propos des vitraux de Chartres, de leur mystérieuse composition alchimique, non élucidée à ce jour... Car ils retiennent la lumière avant de la diffuser, ils ne se contentent pas de se laisser traverser par elle... La lumière ! C'est ça, la clé !

La lumière ! »

Elle se précipita sur les interrupteurs pour éteindre toutes les lampes et resta immobile, dans le noir, le Cristal tenu devant elle à bout de bras. Là, du cœur de l'obscurité, tout autour de l'objet, un faible halo nacré rayonna jusqu'à elle. Elle faillit en pleurer. Puis, de nouveau, les mots traduisant une angoisse sourde, imprécise : « Tobie, Tobie, dans quoi es-tu donc allé te fourrer ? »

Il avait été si évasif, à Papeete ! Une statue... Il avait même prétendu que c'était la Vierge de...La Vierge de Candelaria ! Mais cela, ce n'était pas possible, vu qu'elle n'existait plus, ni en version originale, ni en version dupliquée. Et comment Tobie avait-il pu tomber sur un Cristal sacré ? Pétrus avait dit que la trace de deux d'entre eux était perdue depuis le XVI^e siècle, et que le troisième... le troisième... lui, avait disparu dans les flots en 1826.

Brusquement, Stella comprit. 1826 ! Les Canaries ! La Vierge de Candelaria !

La Vierge au gros cou engoncé qui contenait un Cristal. L'attentat. Mon Dieu ! Tobie ! Contre quel seigneur du Mal avait-il essayé de se battre ? Où était Tobie, en ce moment ? Il n'y avait plus une seconde à perdre.

Vidant au fond d'une chaussette de son mari les bijoux que contenait sa petite mallette en cuir, elle y plaça le Cristal, enveloppé dans deux mouchoirs. Ensuite, elle referma l'écrin à clé, enfila un gilet et descendit à la réception, demander qu'on garde ses *bijoux* dans le coffre de l'hôtel. Personne dans le hall, à cette heure tardive... Elle remonta dans sa chambre, soulagée. Au lit, fillette ! Ce Tefatu Manareva avait raison. Il était temps de se mettre à la recherche de Tobie, qui avait sans doute besoin d'être secouru. Se cachait-il quelque part ? Avait-il été menacé ? Il fallait tirer cela au clair, et vite. Et si ce mystérieux seigneur du Mal avait seulement touché à un cheveu de Tobie, elle le retrouverait et lui percerait le cœur de ses propres mains !

Juste avant de s'endormir, elle sentit une réminiscence confuse s'agiter dans les limbes de sa mémoire... Les Canaries... Le seigneur du Mal... Mais elle sombra dans le sommeil avant d'avoir mis le doigt dessus.

(à suivre)